



Communication et organisation

44 | 2013

Nouvelles formes de visibilité des individus en entreprise: technologie et temporalité

Les rites de convivialité dans les escadrons de chasse de l'armée de l'air

Un dispositif communicationnel visant des objectifs identitaires et opérationnels

Céline Bryon-Portet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/4379>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.4379

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 149-164

ISBN : 978-2-86781-878-3

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Céline Bryon-Portet, « Les rites de convivialité dans les escadrons de chasse de l'armée de l'air », *Communication et organisation* [En ligne], 44 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/4379> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.4379

Les rites de convivialité dans les escadrons de chasse de l'armée de l'air un dispositif communicationnel visant des objectifs identitaires et opérationnels

Céline Bryon-Portet¹

Rites festifs et rites de convivialité : la divinisation du lien social, ou comment forger et sublimer l'esprit de corps...

Fête, sacré et sacrifice

La fête apparaît comme un élément clé de la sociabilité militaire. Tout ethnologue ayant eu l'opportunité de s'immerger dans les armées pour y mener des enquêtes de terrain aura noté la prépondérance mais aussi la récurrence des divertissements festifs, qui possèdent un double objectif, identitaire et opérationnel. D'une part, ils visent à souder les membres du groupe, à créer un esprit de cohésion favorisant la confiance mutuelle et la coordination des actions. D'autre part, ils permettent de conjurer l'angoisse et le stress liés aux missions, d'opérer une détente après des périodes d'extrême tension, afin d'entretenir le moral des troupes. Il n'est d'ailleurs pas anodin de remarquer que dans l'armée de l'air, ce sont les spécialités et les unités qui sont soumises à une pression physique et morale intense qui pratiquent le plus les rites festifs². Les pilotes de chasse possèdent une réputation de fêtards qui n'est guère usurpée, et les escadrons sont régulièrement le lieu de soirées mémorables, où l'on rit, où l'on boit et où l'on danse³.

Plus largement, ces événements rituels festifs, qui possèdent leurs codes et traditions propres, peuvent être considérés comme des manifestations du sacré,

1 Maître de conférences HDR en sciences de l'information et de la communication, INP-ENSIACET / LERASS EA 827, Université de Toulouse ; celine.bryonportet@ensiacet.fr

2 Les rites festifs sont très présents dans les escadrons de chasse, par exemple, mais quasiment inexistant en État-major, ou même dans les unités de soutien, où les spécialités administratives et financières sont surreprésentées.

3 Nous avons relevé une moyenne d'une demi-douzaine de fêtes dans les escadrons de chasse (hors rites de commensalité), un taux qui est bien supérieur à ce que pratiquent les entreprises privées et autres organisations, ou même les unités non-opérationnelles des armées.

en ce qu'ils constituent un moment disruptif dans la régularité du quotidien et du monde profane (Caillois, 1950), et introduisent un espace-temps « séparé », selon l'étymologie du mot « sacré » (du latin « *sacer* »). Il convient d'ailleurs de rappeler que le mot « fête » provient du latin « *festum* » (lui-même dérivé de l'indo-européen « *dhes* » et « *fes* »), et possède une racine commune avec le mot « *fanum* », désignant le temple. Ce rapport au sacré explique d'ailleurs la multiplicité des fêtes religieuses. Mais des chercheurs comme François-André Isambert ont également relevé l'aspect sacré attaché aux fêtes populaires, qui se définissent comme des célébrations, et représentent un mixte « entre le rite proprement religieux et la simple réjouissance profane », ou encore entre la régulation cérémonielle et la spontanéité propre au divertissement (Isambert, 1952, p.154-161). Cette présence d'une religiosité diffuse et séculière rejoint la thèse de Michel Maffesoli lorsque ce dernier évoque l'éternel vitalisme du « *phylum* », la volonté de puissance souterraine qui anime les communautés humaines, éminemment religieuses – au sens étymologique du terme – en ce qu'elles placent la reliance au centre de leurs préoccupations (Maffesoli, 1988). Or, cet aspect sacré et cohésif apparaît central dans les unités opérationnelles des armées. D'abord parce qu'il resserre les liens des membres d'une communauté et insuffle une dimension transcendante à l'« esprit de corps »⁴, nécessaire à l'accomplissement des missions de défense. Ensuite parce que le sacré entretient des rapports étroits avec la notion de sacrifice, comme l'a souligné Marcel Mauss (1968), et justifie donc, en quelque sorte, l'abnégation que l'on exige des militaires⁵, abnégation qui va de la simple mise en retrait de la vie privée au don de la vie au nom d'une idéologie transcendante (Patrie, Liberté, etc.). Par conséquent, non seulement les autorités tolèrent les fêtes organisées sur des sites militaires, au risque que certaines d'entre elles engendrent quelques débordements, mais elle les encourage même, consciente de leur utilité.

La commensalité, du partage à la reliance

Moins ostentatoires mais tout aussi efficaces, les rites de convivialité sont extrêmement nombreux dans les unités opérationnelles des armées, où des espaces de détente sont ainsi dédiés à ces activités. Fait assez singulier, chaque escadron de chasse possède ainsi son bar. Véritable lieu de vie, le bar de l'escadron permet aux pilotes de se retrouver et de se rassembler, de discuter en passant un moment agréable autour d'un verre après une mission difficile, par exemple. Plus largement, le bar rythme les journées et le cycle annuel de cette petite collectivité que forme l'escadron : on y prend le café le matin⁶

4 L'expression « esprit d'équipe » que l'on utilise dans les services de la Fonction publique ou des entreprises privées, est remplacée par « esprit de corps » dans les armées, qui évoque les liens de type organique (Émile Durkheim) qui unissent les membres de ce que Victor W. Turner appelle une « *communitas* ».

5 Dans *L'Homme et le sacré*, Roger Caillois a également mis en évidence le lien unissant la fête, le sacré et la guerre.

6 Le petit déjeuner accompagné de viennoiseries est obligatoire dans la plupart des escadrons de chasse, car les

mais aussi après le déjeuner commun du mess, on y organise des pots pour marquer le départ ou la promotion d'un collègue, on y organise la galette des rois... Mais le bar est aussi l'endroit privilégié où l'on affiche les traditions du groupe : insignes, mascottes⁷, photographies aériennes, caricatures et autres marques d'identité en ornent les murs. Une tradition ancienne veut que chaque individu de la gent féminine ayant effectué un vol sur un avion de chasse avec un pilote de l'escadron lui laisse une partie de ses dessous intimes. Une multitude de soutiens-gorges et de petites culottes pendent ainsi au-dessus du comptoir du bar comme des trophées, contribuant à entretenir l'image virile des chasseurs, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Parmi les rites de convivialité, ceux qui sont consacrés à la commensalité, et qui sont particulièrement prisés par les pilotes de chasse, toujours prêts à organiser un apéritif ou un barbecue au sein de l'escadron, ou un repas en bonne et due forme dans un restaurant, méritent une attention particulière. Dans un chapitre de ses *Rites profanes* intitulé « Le Cérémonial du manger », Claude Rivière a rappelé le caractère fondateur de l'oralité – tant au plan physiologique qu'au plan sociologique, culturel et symbolique –, ainsi que la ritualité qui préside à l'acte de la sustentation, ce dont témoignent les nombreux tabous alimentaires, mais aussi ces « bonnes manières » analysées par Claude Lévi-Strauss (1950) et Pierre Bourdieu (1979), et autres codes entourant l'art de la table (disposition des couverts, tenue et place des invités, ordre de passage des plats, etc.). Et Claude Rivière de déclarer, à propos de cette activité normée et chargée d'une affectivité qui trouve sa raison d'être dans une mise en commun des moyens de subsistance, qu'il faut « inscrire le partage de la nourriture dans la loi sociale du don », don que Marcel Mauss (2007) plaçait au centre de toute sociabilité humaine, suivi en cela par Alain Caillé (2007) et Jacques T. Godbout (2007). Par la convivialité qu'elle instaure, la commensalité est un facteur de cohésion (les mots convivialité et convives possèdent d'ailleurs une racine commune). Le mot « compagnon », évoquant une relation d'amitié, ne signifie-t-il pas, originellement, « partager son pain » avec l'autre ? En satisfaisant une nécessité biologique, condition de sa survie, auprès de ses congénères, l'individu enracine son identité personnelle dans une identité collective. Pascal Lardellier et Jean-Jacques Boutaud (2001) ont ainsi insisté sur l'aspect communicationnel des « manières de table », au croisement de la sémiotique et de l'anthropologie, à travers les rites d'interaction et le dispositif matériel qui structurent les faits de bouche. Les festivités liées au plaisir de la table représentent donc le summum de la convivialité et de la socialité, mais aussi un prétexte à la communication, comprise comme échange d'informations et surtout déploiement des relations humaines.

pilotes qui partent en vol en ayant le ventre vide risquent davantage l'accident aérien.

⁷ Ces mascottes sont parfois vivantes. De nombreux escadrons possèdent ainsi des animaux qu'ils nourrissent et exhibent fièrement. Le 2^e Escadron d'Instruction en Vol de la base aérienne 709 de Cognac, par exemple, a adopté un iguane. Lorsque Sharffy, adopté en 2001, est mort en 2004, les pilotes instructeurs l'ont remplacé par Alberta, un autre iguane vert de près de deux mètres de long.

L'auteur du *Temps des tribus* et de *L'ombre de Dionysos* fait remarquer fort justement que la commensalité, élément incontournable de la fête, consacre l'union des membres d'une communauté, mais assure surtout une divinisation du social. La circulation des mets, des boissons et de la parole opère une étrange transmutation et établit comme une communication entre le visible et l'invisible, ainsi que l'attestent nombre de manifestations religieuses et culturelles, des orgies dionysiaques, dont les démonstrations extatiques se voulaient une fusion avec des puissances supérieures, à la Cène, réalisant une communion du Christ et des apôtres avec Dieu (l'eucharistie, ne l'oublions pas, va même jusqu'à évoquer l'ingestion de Dieu). Cette théophagie symbolique traduit une volonté de reliance entre domaine céleste et domaine terrestre, voire un désir de sublimation de la condition humaine, mais elle révèle surtout les vertus attribuées à un acte de sustentation qui n'est plus seulement perçu comme l'assouvissement d'un besoin primaire, mais bien comme une source d'humanisation (à travers les codes de bienséance accompagnant des rites de table, par exemple) et, au-delà, comme une divinisation de l'humain. De fait, la notion de médiation symbolique est bien au cœur de la fête en général et des fêtes de commensalité en particulier, et ce de manière multidimensionnelle, puisqu'aux médiations horizontales (reliant les hommes entre eux), s'ajoutent des médiations verticales (reliant les hommes avec le divin). En rendant immanente la transcendance, ces dernières valorisent les organisations humaines et leur donnent du sens.

Cohésion et construction d'une culture anti-individualiste

La consolidation de l'esprit de corps se révèle d'autant plus essentielle dans les escadrons, fonctionnant comme des micro-entités fermées, que les pilotes de chasse incarnent un modèle militaire atypique, assez indépendant, voire individualiste et un brin indiscipliné, ainsi qu'en témoigne la figure de Georges Guynemer, érigée en modèle héroïque par l'armée de l'air, et que François Pernot (1997) définit comme « le mythe de l'individualiste ». La profession, en effet, attire des individus très autonomes, capables d'être réactifs et de gérer seuls des situations délicates lorsqu'ils sont à bord de leur appareil, contrairement aux troupes qui, au sol, agissent le plus souvent en section. Nul n'ignore, dans le milieu militaire, l'importante marge de manœuvre dont jouissent les chasseurs, et nombreux sont ceux qui s'engagent dans cette voie parce qu'ils sont épris de liberté. Ainsi un pionnier tel que Brindejone des Moulinais avouait-il son dégoût pour la vie de garnison et l'ennui qui l'accompagnait. Proposé au grade de sous-lieutenant et ayant la possibilité de devenir pilote, il vit dans cette promotion un moyen d'échapper à un quotidien exécré et se réjouit alors de pouvoir se lancer dans l'action. « C'est utile pour mon esprit d'indépendance », déclarait-t-il⁸.

⁸ « Brindejone des Moulinais intime », *La Guerre aérienne illustrée*, 1917, n° 24 (p. 378).

Dès les origines, le règlement en vigueur poussa d'ailleurs les chasseurs à se lancer dans une véritable course aux scores, qui n'était pas sans renforcer leur individualisme et leur désir de compétition. Durant les deux guerres mondiales, la comptabilisation des victoires aériennes, qui donnait droit au titre officiel d'« as » à partir de cinq avions ennemis abattus, favorisa une gestion personnelle de la carrière. Chaque victoire était ainsi associée à un nom et à un insigne, à un pilote en particulier et à son avion, plutôt qu'à un groupe d'hommes anonymes, comme c'est souvent le cas chez les soldats, depuis que la guerre s'est industrialisée. Le pilote prend rapidement goût à des activités où les contraintes purement militaires sont moins pesantes que les contraintes techniques liées à ses missions. Il y a encore quelques années de cela, les pilotes de chasse volaient couramment au ras du sol et dans des zones non prévues à cet effet, au mépris de tout règlement, et au risque d'essuyer de graves accidents⁹. Les pilotes de chasse représentent donc tout à la fois la fierté de l'armée de l'air, mais aussi ses enfants terribles¹⁰. Pascal Vennesson (1997, p. 73) va jusqu'à dire à leur propos que « cet agrégat se définit comme anti-institutionnel », et que les chevaliers de l'air « revendiquent leur particularité en discréditant les aspects réglés, définis, permanents, uniformisés de l'institution militaire ». En un sens, leur communauté constitue une « contre-structure » potentielle – au sens où l'entend Victor W. Turner (1990) – au sein de la communauté militaire, capable de produire des éléments d'anti-structure. Cependant, dans une institution « disciplinaire » comme l'armée, si l'on accepte la définition qu'en donne Michel Foucault (1975), proche de celle que livre Erving Goffman (1979) à propos des « institutions totales », les contradictions, les tensions et les conflits internes (ou ce que Georges Gurwitsch appelle les « oppositions partielles ») qui travaillent toute structure doivent être minimisées, ou à tout le moins canalisées, c'est-à-dire dirigées vers des fins utiles à la collectivité.

En effet, comme le montre Bernard Lamizet (2002, p. 330), qui distingue trois acteurs du combat (le guerrier, le résistant et le terroriste), le guerrier, par le rapport qu'il entretient avec les concepts d'identité et de reliance, est généralement une figure médiatrice, par opposition au terroriste : « le terroriste est un anti-héros *parce qu'il n'est porteur d'aucune médiation* », tandis que « le guerrier fonde son identité sur la médiation qu'il met en œuvre, au cours des combats, entre la puissance collective à laquelle il appartient et la force singulière qu'il met en œuvre *en l'inscrivant dans la stratégie de*

9 Les lignes électriques étaient particulièrement craintes par ceux qui faisaient du « radada », expression désignant le fait de voler très bas. Aujourd'hui, ces pratiques sont de moins en moins attestées à cause du durcissement de la réglementation militaire et du droit aérien. Cependant, des vidéos anonymes diffusées sur Internet prouvent que ces pratiques sont toujours en vigueur dans le cadre des Opérations Extérieures, qui laissent une marge de liberté plus grande aux chasseurs.

10 Contrairement à quelque idée reçue, la majorité des effectifs de l'armée de l'air est constituée par du personnel non navigant (contrôleurs aériens, mécaniciens, fusiliers commandos, informaticiens, personnel administratif, etc.). Les pilotes de chasse représentent moins de 5% des effectifs globaux de l'institution.

l'armée. Ce n'est pas sa singularité qui confère son identité au guerrier, mais bien son appartenance à l'armée qui le fonde et le légitime ». Et de préciser que « l'identité du guerrier est une identité qui suspend la singularité des acteurs qui s'en soutiennent, dans la revendication d'une identité collective qui vient, en quelque sorte, subsumer leurs engagements singuliers et leurs pratiques individuelles ». D'où l'importance de la discipline et du port de l'uniforme, par exemple, qui répondent aux enjeux de l'institution militaire, étant entendu que « le propre de l'armée est de constituer un acteur collectif et d'ignorer l'individualité et la singularité des soldats qui la composent ». Dans ce cadre, le pilote de chasse, indépendant et propre à se singulariser, dénote quelque peu. D'un point de vue institutionnel, il apparaît donc nécessaire de rééquilibrer cet excès d'individualisme, contraire à l'*ethos* militaire, et de canaliser l'énergie chaotique et potentiellement dissolvante des éléments d'anti-structure grâce à des rites de convivialité, susceptibles de faire naître une véritable solidarité entre les « frères d'armes ». Cela est d'autant plus indispensable que s'il est seul à bord de son avion¹¹, le pilote de chasse vole souvent en patrouille. Il en va parfois de sa survie et de celle de ses coéquipiers de connaître les réactions de ces derniers et de pouvoir leur accorder toute sa confiance. Même individualisé, le combat demeure une œuvre collective d'un point de vue tactique. Aussi Alain Ehrenberg (1983, p. 130) a-t-il raison de préciser, à propos des militaires, qu'« il ne suffit pas de forger un homme puissant, il est aussi nécessaire que cette puissance soit puissance d'insertion sociale ».

La ritualisation des pratiques alcooliques : entre conception hédoniste de l'existence et culture virile du métier des armes

Les rites de convivialité, au cœur des métiers à risques

Enfin, il convient de noter que le resserrement des liens engendré par les rites de convivialité permet d'affronter de manière plus sereine les menaces inhérentes au métier. Florence Osty (2003) établit un constat assez similaire dans le cadre d'une étude menée sur le développement des compétences dans les équipes de conduite du nucléaire. Elle note que « les nombreux rites de convivialité contribuent activement à un effet d'identification à l'équipe, mais aussi à l'impulsion des modes de coopération. Ils rappellent que l'équipe est liée par des dépendances fonctionnelles et que l'on est "condamné" à bien s'entendre à des fins d'efficacité collective. Les pratiques de convivialité au sein des équipes sont en réalité subordonnées à des fins professionnelles ». L'auteur poursuit en montrant que l'affect se trouve ainsi instrumentalisé. Renforçant la solidarité et la force morale d'un groupe, ces rites visent à faire « partager collectivement l'exposition au risque », et « la convivialité

11 C'est le cas dans les avions monoplaces. Certains avions, il est vrai, sont biplaces, et le pilote est alors accompagné d'un NOSA (Navigateur Officier Systèmes d'Armes).

agit alors comme une réponse efficace pour gérer collectivement la charge émotionnelle d'un aléa ». Et de préciser que « la convivialité sert d'exutoire au caractère anxiogène de l'activité, ou du moins à sa charge mentale. Elle permet d'affronter collectivement des situations d'aléa et d'arracher l'individu à une épreuve solitaire risquant de prendre le pas sur la nécessaire coopération ».

Jean-Jacques Boutaud et Mihaela Bonescu (2008) partagent ce point de vue d'une convivialité qui serait instrumentalisée par les organisations à des fins d'efficacité professionnelle : « le monde du travail s'inscrit, par définition, dans un rythme qui cherche avant tout l'efficacité et la productivité matérielle. Néanmoins, il s'appuie sur des séquences rituelles et sur des médiations symboliques, dont la convivialité devient l'une des voies... les plus productives ». Mais l'on peut également percevoir une autre fonction dans la convivialité, que Jean-Jacques Boutaud et Mihaela Bonescu définissent comme « une éthique de la médiation ». Les auteurs montrent qu'au-delà des traits essentiels de plaisir, de relation et de partage qui la constituent, et qui participent de la construction d'une identité collective, la convivialité établit des règles informelles qui tendent à estomper l'asymétrie caractérisant généralement les contacts avec la hiérarchie : « Si la convivialité contribue à réunir les individus travaillant pour une entreprise et à renforcer non seulement leur sentiment d'appartenance à une entité, mais également leur adhésion à un système de valeurs, elle contribue aussi à assouplir, à personnaliser et à améliorer les rapports hiérarchiques à l'intérieur de l'organisation ».

Dans une institution aussi stricte et hiérarchisée que l'armée, l'on conçoit aisément tous les bénéfices que l'on peut tirer des rites de convivialité. Atténuant provisoirement la rigidité d'un mode de structuration cloisonné et d'un mode de communication descendant (correspondant à un commandement de type « *Top-Down* », fort éloigné du management participatif de type « *Bottom-Up* » en vigueur dans certaines entreprises civiles), ils instaurent des relations égalitaires et interactives, propres à favoriser des échanges fondés sur la confiance. De tels échanges permettent d'aborder des sujets de discussion qui ne trouvent habituellement pas leur place dans les conditions normales d'exercice du métier parce qu'il serait déplacé de les traiter de manière aussi franche. La cordialité favorise les confidences, et un chef apprend davantage sur les convictions profondes, les états d'âme et les conditions de travail de ses subordonnés au cours d'une soirée festive que durant un entretien officiel dans un bureau. Inversement, un subordonné parviendra plus facilement à entrevoir le visage humain derrière le masque du chef dans un cadre informel où ce dernier n'est pas tenu de tenir le rôle requis par ses fonctions, ce qui facilitera les relations à venir entre les deux hommes.

Un rite festif particulier : le *Peel off* des pilotes de chasse

L'armée de l'air possède une très ancienne tradition festive et conviviale tournée vers la commensalité, appelée « *Peel off* ». Il s'agit d'un rituel pratiqué

par les chasseurs lorsqu'ils portent un toast pour fêter un événement, ou simplement avant de passer à table. Un pilote s'empare d'un verre rempli d'alcool, le lève et prononce un discours immuable, imité par ses confrères qui répètent à l'unisson :

« Le verre dans la main gauche
 La main droite sur le cœur
 Le pouce sur le couvercle
 L'index pour la détente
 Le majeur pour ces dames
 L'annulaire pour tenir le verre
 À nos femmes
 À nos chevaux
 À nos escaliers
 À ceux qui les montent
 À nos avions
 À ceux qui les démontent
 À nos bretelles
 À ceux qui les remontent
 Au grand escadron de chasse X
 Et à la chasse..., bordel ! »

Cette dernière phrase, hurlée par tous, clos le rituel, et le pot peut alors commencer (Sourbier-Pinter, 2001, p. 140), souvent suivi d'un repas. Les rapports que les militaires entretiennent avec les rites de convivialité, mais également avec l'alcool, qui en est l'une des composantes possibles, en disent long sur leur métier. Ainsi que le rapporte la sociologue Emmanuelle Prévot-Forni (2007) dans le cadre de l'une de ses enquêtes de terrain, menée dans une unité combattante de l'armée de terre qui servit durant cinq mois en ex-Yougoslavie, « l'alcool est presque aussi spontanément associé aux armées que leurs uniformes ». Il est vrai qu'on ne compte plus les clichés, littéraires et cinématographiques, qui illustrent cette réalité. Des personnages de Courteline, tel le célèbre adjudant Flick, au sergent Garcia, imbibé d'alcool, la bouteille apparaît comme le meilleur ami du militaire. Et si ce portrait peut paraître un tant soit peu réducteur, il n'en trahit pas moins un travers assez répandu dans l'institution, suffisamment visible pour avoir été systématiquement grossi jusqu'à la caricature, et immortalisé par de nombreuses œuvres. Par ailleurs, de récentes recherches scientifiques, menées à partir de Mémoires, de récits, de témoignages et d'archives du Service de santé des armées, de même que de récentes enquêtes, ayant donné lieu à des rapports médicaux et des ouvrages (un colloque « Alcoologie et Forces Armées » s'est même déroulé en 1980 sous le patronage du Haut comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme, qui a d'ailleurs marqué la naissance de l'alcoologie dans les armées), prouvent que cette image ne relève pas de la *doxa* (l'alcoolisme, par exemple, était considéré comme un véritable fléau pour les poilus de la « Grande Guerre »,

mais ces pratiques de la guerre ne venaient que confirmer et exacerber « des comportements déjà identifiables avant 1914 » [Cochet, 2006]). Les pilotes de l'armée de l'air ne dérogent point à ces us et coutumes, comme en atteste la place qu'ils accordent à ce lieu de vie qu'est le bar, ou encore leur rite de convivialité le plus célèbre, le *Peel off*, que préfigure déjà, pour les jeunes officiers en formation à l'École de l'air de Salon de Provence, le baptême au champagne effectué lors du « Baptême dans le vent des hélices ».

Au-delà du constat des pratiques alcooliques, il convient de s'interroger sur les causes, les modes d'expression et les objectifs que celles-ci recouvrent. Emmanuelle Prévot-Forni s'est ainsi attachée à découvrir les informations que cette consommation régulière révèle sur les rôles et statuts de ce corps professionnel. Elle en est venue à la conclusion que la consommation d'alcool des militaires s'inscrit dans des usages sociaux structurants¹². À partir des théories interactionnistes et de la conception goffmanienne de l'institution totale, elle montre notamment comment l'alcool participe d'un processus de construction identitaire, mais aussi comment cette conduite propice à la « militarité », qui s'exprime à travers de véritables rituels, diffère selon l'appartenance hiérarchique des membres de la communauté. Ainsi va-t-on d'une pratique cohésive à une pratique transgressive, d'un facteur d'intégration à un facteur d'exclusion selon le degré et le contexte de consommation, selon le grade et l'arme de celui qui s'y adonne. Dans ce domaine encore, la caste des chasseurs adopte les pratiques communes aux militaires tout en se distinguant par la mise en place d'un rituel qui n'appartient qu'à elle. Le *Peel off* n'est rien moins que la ritualisation de la consommation d'alcool. Au cours d'une soirée, en effet, plusieurs *Peel off* peuvent se succéder. Si l'on reprend l'analyse d'Emmanuelle Prévot-Forni et qu'on la transpose à la spécialité navigante, composée uniquement d'officiers, on se rend compte que la consommation de boissons alcoolisées répond à un souci de cohésion et d'intégration, plutôt qu'à une volonté de transgression et d'exclusion (encore que cet aspect ne soit pas totalement absent d'une communauté volontiers provocatrice¹³, et soucieuse de se différencier des autres membres de l'armée de l'air, notamment des « rampants », qui ne volent pas).

12 Les médecins qui se sont penchés sur cette question ont également identifié d'autres facteurs susceptibles de favoriser l'alcoolisme en milieu, comme l'effet d'entraînement ou encore les séjours outre-mer et l'isolement géographique.

13 La provocation a toujours été un trait caractéristique des pilotes de chasses. Dès les débuts de l'aviation militaire, les pilotes étaient raillés à cause du port de tenues non réglementaires et autres libertés prises à l'égard des règles militaires (cf. Jean-Pierre Dournel, « L'image de l'aviateur français en 1914-1918. Une étude du milieu des aviateurs d'après la revue «La guerre aérienne illustrée» », *Revue historique des armées*, 1975, n° 4 (p. 59-83), et Jean-Pierre Dournel, « L'image de l'aviateur français en 1914-1918. Une étude du milieu des aviateurs d'après la revue «La guerre aérienne illustrée» », *Revue historique des armées*, 1976, n° 1 (p. 95-122). Voir aussi l'ouvrage collectif *Guynemer, un mythe, une histoire*, S.H.A.A, 1997, p. 27 : « Confrontés régulièrement au danger, les aviateurs se singularisèrent autant par une appréhension particulière de l'autorité qui privilégiait plus la compétence et l'expérience que la hiérarchie pure, que par le port de tenues souvent peu réglementaires ou, dès qu'ils le pouvaient, par des frasques nées de la volonté de profiter rapidement d'une vie qu'ils pouvaient supposer brève ».

Les différentes fonctions des pratiques alcooliques ritualisées, entre philosophie hédoniste, culture virile et volonté d'oubli

Dans *L'ombre de Dionysos*, Michel Maffesoli (1991, p. 197) évoque les effets socialisant de l'alcool : « L'alcool est un adjuvant idéal, un élément essentiel du lien social [...] le vin redit la socialité et la communication. Il délie les langues et lie les corps ». Il convient de préciser toutefois, comme le fait Carmen Bernand (2000) dans son étude sur les pratiques alcooliques, que cette socialisation n'intervient que lorsque l'alcool est consommé en groupe. Dans ce cas seulement il y a resserrement du lien social, ce qui est l'un des objectifs recherchés par une institution où la fraternisation des hommes (ne parle-t-on pas de « frères d'armes ?) et le sentiment d'appartenance communautaire sont essentiels. Dans le cas contraire, comme pratique solitaire, l'alcool marginalise et isole encore plus l'individu.

Si la fonction socialisante est évidente, les pratiques alcooliques des militaires s'expliquent également par d'autres raisons. En ce qui concerne la communauté des pilotes de chasse, il est à noter que la consommation d'alcool s'inscrit d'abord dans une volonté de dépassement des limites et plus largement dans une conception hédoniste de l'existence, au même titre que les plaisirs de la chair¹⁴, l'ivresse du vol et autres sports extrêmes privilégiés par ces mêmes individus. La recherche de jouissances en tous genres, en effet, apparaît comme une constante psychologique (Dejours, 2000, p. 111-127) et constitue une véritable philosophie de vie chez les chasseurs. Il ne s'agit évidemment pas de broser un stéréotype, mais bien de souligner une tendance, et de percevoir la logique comportementale qui parcourt une communauté attirée par les sensations fortes et excès de toutes sortes, dont la vitesse et le goût du risque sont l'illustration paroxystique.

D'aucuns vont jusqu'à comparer la jouissance éprouvée en vol à un orgasme sexuel (Arnaubec, 1985). Par ailleurs, une étude sémantique du *Peel off* révèle une lexicologie associant femmes et alcool (« le verre dans la main gauche », « le majeur pour ces dames », « À nos femmes, à nos chevaux, à ceux qui les montent »), association que partagent de nombreux chants militaires. À propos des chants de l'Armée de terre, Anne-Marie Paveau (1999, p. 229) montre ainsi que « la femme y est souvent présentée comme un pur objet de consommation, et le terme *femme* est d'ailleurs parfois coordonné à des mots appartenant au lexique de la boisson » (« Le Pernod, les femmes, l'assaut », « pays des femmes et du bon vin », etc.). Or les affirmations d'Anne-Marie Paveau se vérifient dans l'armée de l'air. Le chant traditionnel de l'École de l'air, intitulé « Les Rapaces », en vigueur depuis 1914, témoigne lui aussi de cette imbrication entre les femmes, l'alcool et la fête :

14 Sur cet aspect hédoniste et les liens que cette soif de vivre entretient avec l'incertitude du lendemain, cf. Jean-Pierre Dournel, « L'image de l'aviateur français en 1914-1918, une étude du milieu des aviateurs, *op. cit.*, p. 111.

« Buons frais sans nous faire de bile,
Qu'on nous prépare un beau cercueil,
Toutes les femmes de la ville
Demain seront peut-être en deuil
Buons en attendant la tuile,
Pour une marraine, y'a cent filleuls.
S'attendrir est bien inutile,
Partout nous trouvons bon accueil.
Notre moteur a son plein d'huile
Et nous faisons l'amour à l'œil.
Le rapace dans sa carlingue
Rit au ciel de toutes ses dents,
Rit aux femmes, rit à la bringue,
Capitaine, y'a plus d'enfant ».

La volonté de profiter de l'instant présent à cause de la mort qui guette constamment le pilote est clairement affichée dans ce chant. L'alcool et les femmes se rejoignent donc dans ce qui est un véritable art de vivre. Par ailleurs, la consommation d'alcool, comme celle des femmes, représente des signes de virilité chez tout guerrier. L'universitaire François Cochet (2006) souligne ce trait caractéristique du monde militaire consistant à donner de soi une image mâle, et qui s'exprimait avec force durant la Première Guerre mondiale, à travers les pratiques alcooliques fortement ritualisées : « La convivialité, créée par la consommation partagée d'alcool, s'inscrit aussi dans une société masculine. L'alcool agit alors comme un liant du groupe, rappelle les rites initiatiques à la fois du civil – la "cuite" des apprentis par les plus anciens – comme ceux du temps du service militaire où la "bleusaille" accède à la virilité par quelques bons "canons". Le soldat sobre dénote d'ailleurs, voire inquiète le groupe masculin. La sobriété revendiquée évoque une manière de féminité suspecte ou d'homosexualité. Dans ces sociétés du front, l'échange est une donnée importante. Les soldats qui ne boivent pas leurs rations de vin les transmettent amicalement à leurs camarades, et ce, par-delà la hiérarchie des grades ». Celui qui consomme de l'alcool et qui fréquente des femmes ne peut pas être soupçonné d'homosexualité. Sa conduite est un gage d'intégration. En se conformant à l'image traditionnelle du guerrier, il gagne sa place auprès de ses camarades et acquiert une certaine reconnaissance dans la communauté militaire.

Toutefois, les pratiques des pilotes de chasse ne sont pas exemptes de paradoxes. Car si la consommation d'alcool s'inscrit dans un système hédoniste plus vaste dont elle n'est qu'une composante, ce même système fondé sur le principe de plaisir et le goût du risque renforce à son tour la consommation d'alcool par le stress qu'il engendre. Par un phénomène de rétroaction, en effet, l'alcool peut également jouer le rôle d'un exutoire. Boire quelques verres après un vol périlleux est un moyen de conjurer l'angoisse

liée à l'omniprésence du danger¹⁵ (danger tout à la fois convoité et subi) : une motivation que l'on retrouve d'ailleurs chez la plupart des individus alcooliques, dont l'une des raisons sous-jacentes et récurrentes de l'acte est le désir de combattre la peur¹⁶. Mais cela permet aussi de profiter pleinement de tous les instants et du bonheur d'être en vie. La boucle du *Carpe Diem* se trouve ainsi bouclée. Comme le confie le pilote Germain Chambost dans ses *Missions de guerre* (2003, p. 27) « l'angoisse d'avoir frôlé la mort vous donne une sacrée envie de vivre ».

La polymorphie des pratiques alcooliques à parfaitement été mise en évidence par François Cochet, lequel recense, dans son essai de typologie, « l'alcool d'incitation » et « l'alcool de compensation »¹⁷ des combattants d'une part et, d'autre part, « l'ethyisme d'ennui » de l'arrière front, cette dernière catégorie étant quasiment absente chez les pilotes – qui exercent un métier trépidant où l'action est incessante –, ainsi que notre enquête a pu le confirmer. Frédéric Rousseau (1999, p. 175) dresse le même constat à propos des combattants de 14-18, mêlant consommation d'incitation et de compensation : « Alcool pour tenir, alcool pour agir, alcool pour viser et tirer, alcool pour oublier ». Le *Peel off* des pilotes dont nous avons précédemment parlé, rite de convivialité plongeant ses racines profondes dans l'éthos militaire, traduit donc sous une forme spécifique, propre à forger une identité aéronautique, des aspects culturels et utilitaires communs à tous les combattants, et des mécanismes psychosociologiques que l'on repère aussi, parfois, dans le monde civil.

En conclusion, nous pouvons dire que les rites de convivialité présents dans les escadrons de chasse répondent à des objectifs de cohésion voire de fraternisation, indispensables dans le cadre de l'exercice du métier des armes. Participant de la création d'un esprit de corps, d'une divinisation du lien social et d'une sublimation des aspects sacrificiels inhérents au statut militaire, ils assouplissent les relations de type hiérarchique et forgent une confiance mutuelle entre les membres de la communauté.

Largement tournés vers la commensalité et la consommation d'alcool, les rites de convivialité permettent également de gérer collectivement le stress lié aux missions de défense et de répondre à une vision hédoniste de l'existence, sorte de compensation face à l'omniprésence du danger. Enfin, ils contribuent à forger une représentation virile des pilotes de chasse, en accord avec la culture guerrière prégnante dans l'institution militaire. Mode

15 Sur cette omniprésence du danger et de la mort, voir l'ouvrage de Jean-Louis Monnet, ancien pilote de la Patrouille de France, intitulé *Le Baiser de la mort*, Paris, Favre, 1988.

16 Carmen Bernand, *Désir d'ivresse. Alcools, rites et dérivés*, Paris, Autrement, collection Mutations, 2000.

17 « Dans tous les cas de figure, chez les véritables combattants la consommation de décompensation semble largement l'emporter sur la consommation "incitative", c'est-à-dire celle destinée à soutenir le courage des soldats au moment des attaques » (François Cochet, « 1914-1919 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF, 2006/2, n° 222).

privilegié de transmission des valeurs institutionnelles et de communication interpersonnelle, les rites de convivialité consolident les relations humaines et opèrent comme de véritables médiations symboliques, garantes de l'identité, de l'unité et de la motivation du groupe.



BIBLIOGRAPHIE

ARNAUBEC Gérard (Spartacus), *Opération Manta. Tchad 1983-1984*, Paris, Plon, 1985.

BERNAND Carmen, *Désir d'ivresse. Alcools, rites et dérives*, Paris, Autrement, collection Mutations, 2000.

BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, éditions de Minuit, 1979.

BOUTAUD Jean-Jacques, et BONESCU, Mihaela, « La convivialité en entreprise. Topique et topographie d'une figure sensible », *MEI*, n° 29, *Communication, organisation, symboles*, 2008.

CAILLÉ Alain, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, La Découverte, 2007.

CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1950.

CHAMBOST Germain, *Missions de guerre*, Paris, éditions Altipresse, 2003.

COCHET François, « 1914-1919 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF, 2006/2, n° 222.

DEJOURS Christophe, *Travail, usure mentale*, Paris, Bayard, 2000.

DJOURNEL Jean-Pierre, « L'image de l'aviateur français en 1914-1918. Une étude du milieu des aviateurs d'après la revue *La guerre aérienne illustrée* », *Revue historique des armées*, 1976, n° 1.

EHRENBERG Alain, *Le Corps militaire. Politique et pédagogie en démocratie*, Paris, Aubier Montaigne.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

GODBOUT Jacques T., *L'Esprit du don*, Paris, La Découverte, 2007.

GOFFMAN Erving, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus* (trad. Liliane et Claude Lainé), Paris, éditions de minuit, Le Sens commun, 1979.

Guynemer, un mythe, une histoire (collectif), Paris, S.H.A.A (Service Historique de l'Armée de l'Air), 1997.

ISAMBERT François-André, *Le Sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, éditions de Minuit, Le sens commun, 1982.

LAMIZET Bernard, *Politique et Identité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002.

LARDELLIER Pascal, et BOUTAUD, Jean-Jacques, « Pour une sémio-anthropologie des manières de table », *Anthropologie & Communication*, sous la direction de Pascal Lardellier, *MEI*, n° 15, L'Harmattan, 2001.

LEVI-STRAUSS Claude, *Mythologiques*, tome 3, « L'Origine des manières de table », Paris, Plon, 1950.

MAFFESOLI Michel, *L'Ombre de Dionysos*, Paris, Le Livre de poche, 1991.

MAFFESOLI Michel, *Le Temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie, 1988.

MAUSS Marcel, *Œuvres*, textes réunis et présentés par Victor Karady, tome 1, « Les fonctions sociales du sacré », Paris, Les éditions de Minuit, Le Sens commun, 1968.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, Quadrige, 2007.

MONNET Jean-Louis, *Le Baiser de la mort*, Paris, Favre, 1988.

OSTY Florence, *Le Désir de métier. Engagement, identité et reconnaissance au travail*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

PAVEAU Anne-Marie, « Images de la militarité dans les chants de l'Armée de terre française », in André Thiéblemont (dir.), *Cultures et Logiques militaires*, Paris, PUF, 1999.

PERNOT François, « Guynemer, ou le mythe de l'individualiste et la naissance de l'identité du groupe », *Revue Historique des Armées*, n° 2, 1997 (p. 31-47).

PREVOT-FORNI Emmanuelle, « Alcool et sociabilité militaire : de la cohésion au contrôle, de l'intégration à l'exclusion », *Travailler*, n° 18, 2007 - 2 (p. 159-181).

RIVIERE Claude, *Les Rites profanes*, Paris, PUF, 1995.

ROUSSEAU Frédéric, *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, 1999.

SOURBIER-PINTER Line, *Au-delà des armes. Le sens des traditions militaires*, Paris, Imprimerie Nationale, 2001.

TURNER Victor W., *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990.

VENNESSON Pascal, *Les Chevaliers de l'air. Aviation et conflits au XX^e siècle*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1997.

Résumé : Cet article est le fruit d'une enquête ethnologique que nous avons menée au sein des escadrons de chasse de l'armée de l'air française pendant près de trois ans, et qui nous a permis de mesurer l'importance que pouvaient prendre les rites de convivialité dans ces micro-organisations. Très vite, il nous est apparu que la fréquence et l'intensité de ces rites excédaient le simple « divertissement », au sens pascalien du terme, et recouvraient des enjeux de type communicationnel, plus précisément identitaire et opérationnel.

Notre méthode de recherche, qui a principalement reposé sur l'observation participante, s'est appuyée parallèlement sur une vingtaine d'entretiens semi-directifs, ainsi que sur l'analyse de quelques ouvrages de référence et l'exploration d'une vaste littérature grise (recueils de chants, documents internes...), qui nous ont permis d'affiner les résultats de nos travaux. Au cours de notre étude, nous avons pu constater que les rites de convivialité constituent un mode de communication à part entière, et que les fonctions phatique et cognitive qu'ils assurent répondent à la spécificité d'un métier dangereux et individualiste, dans lequel l'image virile occupe en outre une place prépondérante.

Mots-clés : armée, escadron de chasse, fête, rites de convivialité, rites de commensalité.

Abstract: This paper is the result of an ethnological study that we made in the fighter squadrons of the French Air Force for nearly three years. Our methodology was based mainly on participant observation. During this investigation, we have seen the importance of rites of conviviality in these micro-organizations.

These rites are more than entertainment and they are justified by a specific profession. Being a fighter pilot is a very dangerous and individualistic job, in which the image of a virile man is predominant. In this context, the partying and rituals of commensality in the fighter squadrons are a mode of communication : they pursue operational and identity objectives.

Keywords : Army, French Air Force, Fighter squadrons, rites of conviviality, commensality.

